



HAL
open science

Submorphémie et chronoanalyse: le langage en action

Élodie Blestel, Chrystelle Fortineau-Brémond

► **To cite this version:**

Élodie Blestel, Chrystelle Fortineau-Brémond. Submorphémie et chronoanalyse: le langage en action. Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond (dir.). Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique, Lambert-Lucas, pp.9-25, 2018, 978-2-35935-224-5. hal-01839485

HAL Id: hal-01839485

<https://hal.science/hal-01839485v1>

Submitted on 27 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Submorphémie et chronoanalyse : le langage en action

Élodie Blestel & Chrystelle Fortineau-Brémond

EA 7345 – CLESTHIA, Université Sorbonne Nouvelle

EA 4327 – ERIMIT, Université Rennes 2

Résumé

Cet article introductif présente le cadre théorique dans lequel s'inscrivent les contributions rassemblées dans ce volume. Il expose tout d'abord les principaux postulats, conçus comme autant de retournements par rapport aux approches traditionnelles (primauté du signifiant, motivation du signe – externe et interne –, submorphémie et chronoanalyse). Puis il montre comment ce modèle théorique s'inscrit dans le paradigme de l'énaction.

Resumen

Este artículo introductorio presenta el marco teórico en el cual se inscriben las contribuciones recogidas en este volumen. Expone primero los principales postulados, concebidos como otros tantos vuelcos teóricos con respecto a los enfoques tradicionales (primacía del significante, motivación del signo —externa e interna—, submorfoloía y cronología). Luego, muestra cómo este modelo se integra en el paradigma de la enacción.

Ce recueil, bien que rassemblant des communications présentées lors du xv^e Colloque international de linguistique ibéro-romane (CILIR 2015), organisé par J. A. Vicente Lozano à Rouen, du 3 au 5 juin 2015, n'est pas un volume d'actes¹. Il ne prétend pas rendre compte de la diversité des approches et des sujets qui s'est manifestée à cette occasion, mais au contraire se faire l'écho d'une démarche singulière, partagée par un nombre croissant de chercheurs, que réunissent un cadre théorique, des questionnements et une méthode, appliqués ici à un même objet, la langue espagnole.

Les phénomènes abordés sont variés – la plupart des champs traditionnels sont représentés : grammaire et lexique, synchronie et diachronie, morphologie et syntaxe, analyse contrastive, typologie – et les contributeurs (voir la présentation des auteurs en fin de volume) sont aussi bien de jeunes chercheurs que des chercheurs confirmés. Mais tous ont en commun quelques postulats et une même conception du langage, en partie hérités d'une certaine linguistique (post-)guillaumienne – à laquelle ne se réduit pas, cependant, le modèle théorique qu'ils cherchent à construire. Tous accordent la plus grande importance à la partie matérielle et sensible des signes, *i.e.* au signifiant, et partagent un même intérêt pour le paradigme de l'énaction, qu'ils y adhèrent explicitement ou non.

Les principes qui gouvernent les recherches menées par les contributeurs de ce volume sont développés par chacun en début d'article². Et les affinités avec d'autres courants théoriques, ainsi que la dimension historique de ce champ de recherche, sont fort bien exposées par F. Tollis (ce volume). Cet article introductif ne propose donc ni une présentation détaillée des fondements de l'approche ici représentée ni une réflexion sur ses enjeux épistémologiques ou méthodologiques, mais s'attache à en expliciter les lignes de force – importance du signifiant et de la motivation, conception dynamique et processuelle du

¹ Outre le présent recueil, trois autres volumes (deux thématiques et un plurithématique) offriront une sélection des communications présentées. Pour plus de détails, voir la page web du CILIR 2015.

² Certains de ces postulats ont également fait l'objet de présentations antérieures (Chevalier, Launay & Molho 1986, Delpont 2008, Grégoire 2012, Blestel & Fortineau-Brémond 2015).

langage –, en montrant notamment comment, dans ses derniers développements, cette linguistique du signifiant se trouve intégrée à un paradigme plus vaste, celui de l'énonciation. On espère, ce faisant, donner au lecteur les quelques repères indispensables lui permettant de comprendre les « motivations » auxquelles obéissent ces recherches.

1. Le signifiant sens dessus dessous³

Toutes les contributions ici réunies privilégient une perspective sémasiologique et, au-delà, font du *signifiant* l'objet central de leur étude ; sous cette première inversion de la tendance générale qui ne voit souvent dans le signifiant qu'une surface tenue pour négligeable, se cachent d'autres retournements, d'autres renversements, qui bousculent les priorités ou les conceptions des courants dominants⁴, et qui caractérisent un champ de recherche en pleine effervescence.

Les auteurs de ce volume se rattachent plus ou moins étroitement, plus ou moins explicitement, à diverses approches antérieures, toutes préoccupées de rechercher « les traces signifiantes indissociables des langues » (Tollis ce volume) : ils partagent une conception du signifiant selon laquelle ce dernier est autre chose qu'une simple succession de sons ou de phonèmes. En effet, s'ils accordent une telle importance à la matérialité du signe (ou à sa face « matérialisable », pour reprendre le terme de F. Tollis), c'est parce que le signifiant n'est pas un support neutre, inerte, un simple vecteur d'un signifié qui lui préexisterait ou qui existerait à côté, de façon autonome, mais parce qu'il est littéralement « ce qui signifie » : « le *signifiant* [...] toute "surface" qu'il est vu être, n'en est pas moins celui qui signifie, c'est-à-dire *fait être* le signifié (donc le signe), celui qui en somme l'*engendre* » (Launay 2003 : 277, souligné par l'auteur). Le premier retournement, par rapport aux approches onomasiologiques, plus conventionnelles, est donc de REDONNER AU SIGNIFIANT UN RÔLE DE PREMIER PLAN, de prendre acte de sa suprématie et d'essayer d'en rendre raison. Du point de vue terminologique, ce qui est marqué *dans* et *par* le signifiant est parfois nommé *signifiance*, à la fois pour éviter l'ambiguïté inhérente à certains emplois du terme *signifié*, souvent confondu avec le « référent conceptuel » (Launay 1986 : 18), et pour insister sur le fait qu'il s'agit là de ce qui est propre au signifiant, de ce qui s'y lit. En outre, pour les linguistes du signifiant s'inscrivant dans le paradigme plus vaste de l'énonciation (voir *infra*), l'évitement du *signifié* et le recours à la *signifiance* permettent tout ensemble de rejeter la connotation excessivement résultative du premier, au profit d'une conception plus dynamique, et de manifester le refus du représentationnalisme (le signifié comme représentation, *i.e.* comme image, des propriétés des objets d'un monde pré-donné).

Affirmer que la signifiance « est le produit d'une certaine lecture » du signifiant (Launay 1986 : 38) implique qu'il ne saurait y avoir entre eux la moindre disconformité et qu'au contraire, LE SIGNE EST MOTIVÉ. Le deuxième retournement consiste à contester « le dogme de l'arbitraire » (Launay 2003) ou « l'arbitrisme intégral » (Toussaint 1983) et à réhabiliter la motivation ; il ne s'agit pas de refuser l'arbitraire, mais l'idée que l'arbitraire domine⁵. Cela passe notamment par l'importance essentielle accordée au système, soit à la dimension formelle et différentielle du langage : « [...] c'est le *système*, précisément, qui

³ Ce titre est en partie emprunté à F. Tollis, qui avait intitulé l'une de ses conférences, donnée à Tripoli en 1996, « La parole entre puissance et circonstance ou la parole sens dessus dessous ».

⁴ Ces retournements, exposés rapidement dans les pages qui suivent, sont partagés, en totalité ou en partie, par d'autres approches, regroupées au sein du réseau SAISIE (Signifiant, Analogie, Interlocution, Sémiogenèse, Incarnation, Énonciation).

⁵ Sur cette question, voir notamment Monneret 2003 : 13-106.

motive le signe et [...] *la langue en tant que système* est, pour sa part, fondée sur un principe non d'*arbitraire* mais de *motivation* » (Launay 2003 : 278, souligné par l'auteur). Cette préoccupation pour le système conduit, entre autres conséquences, à un intérêt marqué pour l'idiomaticité – non pas réduite aux seules tournures figées, mais entendue plus largement comme ce qui fait la singularité de chaque idiome –, car c'est notamment dans le système, dans cet agencement original, incomparable, que se manifeste la spécificité de chaque langue. Cet ouvrage tout entier consacré à la langue espagnole en est une illustration. Cela n'interdit évidemment pas des considérations de portée générale sur le langage ou des remarques de nature contrastive ou typologique, mais elles ont toujours leur point de départ dans l'analyse serrée d'un idiome, dont l'originalité réside pour une large part dans l'inscription de ses signes dans des réseaux de signifiants et de signifiées qui ne se retrouvent dans aucune autre langue. Un des enjeux essentiels est donc la mise au jour de ces réseaux, par une attention toute particulière portée à la paronymie, qui – parce qu'elle ordonne chaque langue (« le langage concourt à une économie supérieure qui le conduit à se construire comme une multiple et complexe paronymie », Molho 1986 : 49) – est au cœur des travaux ici réunis ; plus précisément, le principe qui sous-tend ces recherches est que « à la parenté des signifiants correspond une parenté des signifiés » (Launay 2003 : 279). C'est sans doute là une pente bien naturelle pour des hispanistes, quand on sait l'importance du concept d'analogie dans les études diachroniques de l'espagnol⁶.

La reconnaissance des réseaux paronymiques conduit d'une part à s'intéresser aux morphes plutôt qu'aux morphèmes (Chevalier, Launay & Molho 1986 : 5-6) et, d'autre part, à chercher à isoler les unités sur lesquelles repose l'analogie, unités qui ne se confondent ni avec le morph(èm)e ni avec le phonème, mais qui se situent à un niveau infra-morphémique. Le troisième renversement réside dans l'affirmation qu'il existe des particules signifiantes de niveau inférieur au morphème, les SUBMORPHÈMES, ici conçus comme des atomes ou agrégats phoniques porteurs d'un invariant cognitif, qui n'est pas le signifié, mais contribue à l'amorçage du sens. Leur identification s'appuie sur le repérage de correspondances et de contrastes entre signifiants et signifiés et passe par la délimitation de fragments de signifiants dont la réitération peut être associée à un invariant de signification. Bien que diverses approches linguistiques, depuis la seconde moitié du XX^e siècle, se soient intéressées à ces particules élémentaires – quels que soient le nom et la définition qu'elles aient reçus (*submorphèmes, phonesthèmes, formants, idéophones*, etc., voir Grégoire 2012 : 118-132 et Tollis ce volume) – et bien que cette méthode ne soit pas étrangère aux linguistes travaillant sur des langues sans tradition grammaticale, il n'en reste pas moins que la prise en compte du niveau submorphémique constitue un vrai retournement par rapport à la doxa (voir Le Tallec Lloret 2012), qui pose qu'il n'existe pas d'unités significatives plus petites que le morphème. En outre, le changement de niveau (et donc d'objet) a des conséquences sur les procédures d'analyse et les résultats qu'elles peuvent livrer. Ainsi, contrairement au découpage morphématique qui aboutit à une segmentation complète et univoque du mot, l'analyse en submorphèmes n'épuise pas nécessairement l'intégralité du morphème : si certains morphèmes, en particulier grammaticaux, peuvent être intégralement décomposés en submorphèmes (par exemple *hasta* = A + S + T + A, Pagès ce volume ou *más* = M + A + S,

⁶ Il suffit, pour s'en convaincre, de constater que l'entrée « *analogía* » de l'index thématique du manuel de morphologie historique de M. Alvar & B. Pottier (1983/2003 : 432) est, de loin, la plus substantielle de toutes, avec pas moins de 37 renvois. Quant à J. Elvira, qui consacre un ouvrage entier au changement analogique, il souligne – tout en relevant l'imprécision du concept dans les études traditionnelles – que « l'analogie est un terme extrêmement fréquent chez tous nos auteurs et dans tous nos manuels, qui notent la présence active de ce phénomène dans tous les chapitres de notre grammaire historique » ([...] *la analogía es un término frecuentísimo en todos nuestros autores y manuales, que se percatan de la activa presencia de este fenómeno en todos los capítulos de nuestra gramática histórica* », 1998 : 15-16).

Fortineau-Brémond ce volume), il ne s'agit là que d'un cas particulier, qui ne peut être généralisé et auquel semble notamment échapper une grande partie du lexique, dont le degré de structuration est moindre. Par ailleurs, un même morphème ou un même mot peuvent donner lieu à plusieurs lectures submorphémiques, comme le montrent les travaux de M. Grégoire, qui a mis ce principe au cœur de sa Théorie de la Saillance Submorphologique (2012 et ce volume), ou le concept de *chronosignifiance* (voir *infra*). Enfin, le terme *submorphème*, s'il dit bien quel niveau *n'est pas* concerné, ne se prononce pas quant à la nature des unités ainsi désignées. Le submorphème peut coïncider, par exemple, avec un trait articulatoire ou auditif, un phonème ou un graphème, voire s'appliquer à une *séquence* ou une combinaison de traits ou de phonèmes. Dans ce dernier cas, la suite submorphémique peut être identifiée dans un mot (par exemple *al-* dans *ALguien*, *ALgo*, Poirier ce volume) ou à la charnière de plusieurs mots, formant une locution (*al-* dans *A Lo mejor*, Schenk 2015) ; l'analyse submorphémique a donc pour particularité de se situer en-deçà du morphème tout en le transcendant.

Les submorphèmes sont des atomes ou des agrégats phoniques, porteurs chacun d'un invariant cognitif, qui informent des réseaux paronymiques. Mais l'analogie ne joue pas seulement *entre* les éléments du réseau, elle se manifeste aussi *dans* ces éléments ; à la motivation externe – *i.e.* la systématisme dans l'organisation ou l'association des signes (l'arbitraire relatif saussurien) – s'ajoute la MOTIVATION INTERNE, qui constitue le quatrième retournement. Ce n'est pas seulement l'analogie proportionnelle ou iconicité diagrammatique – que P. Monneret (2014 : 47) définit comme « similarité fondée sur la relation entre deux ou plusieurs formes (F1, F2, etc.) d'une part et deux ou plusieurs significations (S1, S2, etc.) d'autre part » – qui est en jeu, mais aussi l'iconicité d'image, qui « prend en charge la similarité entre formes et significations » (Monneret 2014 : 47). Tous les articles de ce volume, sans exception, reposent sur l'idée qu'au niveau submorphémique il y a une « corrélation entre processus vocal et processus cognitif, entre propriétés articulatoires et démarches mentales » (Tollis ce volume) ou, pour reprendre les termes de D. Bottineau, que « l'expérience de l'articulation motrice et sensorielle oriente les processus mentaux (dans le cadre d'une approche binariste séparant le corps et l'esprit), voire s'intègre aux processus cognitifs (dans le cadre d'une conception unifiée de la cognition corporelle et distribuée liant les motricités somatiques et neuronales »⁷ (2014 : 264-265). Cette conception du submorphème comme association d'une opération mentale et d'un geste phonétique (articulatoire ou auditif) de même profil, est au cœur de la Cognématique de D. Bottineau, dont font usage plusieurs des auteurs de ce volume. Elle suppose une prise en compte de la dimension proprement *incarnée* du signifiant et doit être rapportée à un programme plus vaste de réhabilitation de l'expérience vécue du sujet parlant.

En effet, cette préoccupation phénoménologique se traduit également par l'assomption du caractère temporel et processuel du langage ; c'est là le cinquième retournement : les unités de parole ne sont pas appréhendées comme des entités spatiales mais comme des processus temporels, ce qui conduit à développer une *CHRONOANALYSE*, selon les principes posés par Y. Macchi (voir notice biobibliographique en fin de volume). L'idée centrale est que la contribution de chaque élément à la construction du sens – quelle que soit la nature de l'élément concerné – dépend du moment de son intervention. Appliquée à la phrase, au prédicat (Blestel ce volume) ou à une construction (Bottineau ce volume, Fortineau-Brémond

⁷ Sur la cognition corporelle et distribuée, voir *infra* la partie sur l'énaction. Par ailleurs, l'iconicité entre expérience sensori-motrice et processus mental ne signifie pas pour autant qu'il existe une relation de type déterministe entre concepts et submorphèmes ou séquences de submorphèmes (sur ce point, voir par exemple Bottineau 2012a : § 29-30).

2015) et aux arrangements des éléments qui les composent, la chronoanalyse est une *chronosyntaxe* (Macchi 2000) :

Que la phrase soit un être tout entier temporel, une pure construction temporelle, nous en faisons chaque jour l'expérience dans notre activité de récepteur. Cette expérience nous montre qu'une phrase a besoin de temps pour se développer, que nous ne pouvons jamais l'appréhender dans son entier, mais seulement par fragments successifs que nous analysons à mesure que nous les percevons. La phrase se présente en somme comme un défilé continu de notions que nous stockons progressivement dans notre mémoire et qui n'ont pas d'autre lieu d'existence que notre esprit. [...] Faire de la syntaxe, c'est donc faire la théorie d'un être qui non seulement est évanescence et éphémère, mais qui de plus n'est *pas un objet spatial* dont on pourrait décrire les parties, mais *un processus temporel* qu'il faut appréhender dans sa successivité opérative.
(Macchi 2008a : 121, souligné par l'auteur)

Lorsque la chronoanalyse s'intéresse à l'émergence du sens et aux mécanismes d'anticipation et de rétroaction qui y concourent, elle est une *chronosémantique* :

[...] dès sa constitution en langue, le mot a été conçu non pas pour avoir un sens, mais au contraire pour ne pas pouvoir signifier pleinement, pour être inapte à lui seul à engendrer dans notre esprit une signification, [...] il a été conçu pour devoir faire appel à la collaboration des autres unités de la phrase pour pouvoir se revêtir d'une signification. Autant dire que toute sémantique immanentiste, qui espérerait pouvoir surprendre et cerner, au terme de ses analyses, le moindre sens plein à l'intérieur d'un mot, le moindre signifié immanent, est par avance condamnée à l'échec. [...] pour avoir quelque chance d'approcher le mouvement de signification, la nature de la flèche dont il [le mot] est le vecteur, il n'y a donc pas d'autre solution que de le surprendre dans son cours, dans le mouvement même des phrases où il accepte de comparaître, dans les convois signifiants auxquels il se joint et de jeter les bases d'une approche chronosémantique du sens.
(Macchi 2014)⁸

Les principes de la chronoanalyse s'appliquent également aux éléments dont se compose le mot lui-même, comme le montre dans ce volume Y. Macchi, avec la *chronophonétique* :

De même que la phrase, le mot n'est en aucune façon une combinaison, un agglomérat spatial de morphèmes ou d'éléments submorphologiques. Comme la phrase dont il est le noyau, le mot est tout entier fait de temps, et n'a d'existence que dans le déploiement temporel des morphèmes, des phones et des traits articulatoires qui le constituent. Si bref soit-il, même monophonématique, le mot requiert une endochronie opérative qui se déploie entre un instant initial et un instant final. [...] de même que la modification de la date d'intervention d'un mot dans la phrase bouleverse toute la théorie qu'elle porte, de même, à l'échelle du signifiant lexical, l'ordre d'intervention des constituants submorphologiques détermine entièrement la théorie dont le lexème est le vecteur [...].
(Macchi ce volume)

Enfin, avec le concept de *chronosignifiante*, proposé par M. Poirier, le signifiant et la signifiante ne sont plus envisagés comme des données préalables susceptibles d'être reconnues, mais comme le résultat de processus de construction : la chronosignifiante se définit comme une « approche temporalisée de la construction des signifiants et de la signifiante qui méthodologiquement recouvre l'étude des *parcours* de *coalescence*, d'*unifications* ou de *distinctions* par lesquels [les signifiants] se morphologisent en temps réel au fil de l'énoncé, et s'intéresse notamment aux *variations* de délimitations, agglutinations,

⁸ Par bien des aspects, chronosyntaxe et chronosémantique peuvent être rapprochées du modèle instructionnel de G. Col (Col 2008 ; Col, Aptekman, Girault & Victorri 2010).

figements auxquels peuvent donner lieu ces parcours (quel que soit le niveau considéré : des submorphèmes aux constructions) » (Poirier à paraître, souligné par l'auteur).

Les applications à l'espagnol de l'exploration submorphémique et de la chronoanalyse – intégrées ou non au paradigme énaactif –, outre qu'elles ont confirmé ou prolongé certains des résultats antérieurs de la linguistique du signifiant⁹, ont également permis de mettre au jour des réseaux paronymiques jusque là passés inaperçus – corroborant ainsi la thèse de M. Molho selon laquelle le langage est structuré comme une vaste paronymie – et de modéliser l'émergence du sens, à divers niveaux, en articulant invariance des instructions cognitives et variation des interprétations (dans le droit fil – volontairement ou non, consciemment ou non – du programme posé par M. Launay¹⁰). Dans le domaine grammatical, l'identification d'un certain nombre de cognèmes ou de séquences cognémiques, à partir de jeux d'opposition ou de réitération¹¹, est allée de pair avec la mise en évidence de réseaux de signifiants parfois inattendus¹² ; elle a aussi donné une assise matérielle, corporelle, à des associations qui ne semblaient concerner que le versant *signifié* et dont l'intégration en système pouvait, de ce fait, sembler problématique¹³. Dans le domaine lexical, la Théorie de la Saillance Submorphologique de M. Grégoire a rendu possible l'identification d'un certain nombre de réseaux ; elle a surtout montré qu'un même lexème pouvait se prêter à diverses actualisations sémantiques en fonction des unités analogiques exploitées (les saillances). L'autre grand volet des études de submorphologie et de chronoanalyse appliquées à l'espagnol est en effet l'élucidation des mécanismes d'édification progressive du sens, du submorphème à la phrase. La double perspective, submorphémique et chronoanalytique, aboutit dans bien des cas à un refus de « l'emprise du *mot* » (Tollis ce volume), à travers une remise en cause de ses limites, mais aussi de son sens (Macchi 2016). D'autres modes ordinaires d'appréhension des faits langagiers se trouvent également questionnés : les cognèmes étant acatégoriels, leur champ d'application est transcatégoriel (Bottineau 2012b et ce volume), ce qui permet d'échapper à la taxinomie grammaticale traditionnelle, par bien des aspects insatisfaisante (Fortineau-Brémond à paraître) ; la pertinence de la dichotomie lexicale/grammaire est aussi, d'une certaine façon, discutée (Fortineau-Brémond 2016, Grégoire ce volume) et les frontières typologiques elles-mêmes semblent remises en cause par certains résultats (Macchi ce volume).

⁹ S. Pagès (2015), par exemple, propose une relecture des principaux travaux portant sur /a/ (préposition, « préfixe »), à la lumière des principes de la Cognématique de D. Bottineau.

¹⁰ « [...] ce qui fait problème ce n'est pas qu'il y ait de la diversité *en soi*, c'est que cette diversité puisse apparemment se manifester sous du *même*. Et je tiens que c'est très précisément dans ce problème et non dans un autre que doit se trouver l'objet du linguiste » (Launay 1986 : 16-17).

¹¹ Parmi les principaux cognèmes de l'espagnol identifiés à ce jour (dont certains coïncident en partie avec ceux d'autres langues), on peut citer : I ~ A (Bottineau 2009), T/D ~ NT/ND (Bottineau 2012b, Blestel 2012, Fortineau-Brémond 2012), ND (Quitard 2010, Vicente Lozano à paraître), N (Bottineau 2010b, Vicente Lozano 2016 et à paraître), R (Bottineau 2012b), T ~ K (Fortineau-Brémond 2012, Schenk ce volume), S ~ T (Zalio 2013), L ~ N (Poirier 2015, Blestel à paraître), O ~ A (Fortineau-Brémond 2016 et à paraître).

¹² Ainsi, É. Blestel (à paraître) a montré que les marqueurs discursifs du jopara *ko*, *ningo* et *luego*, issus pour les deux premiers de formes guaranis et pour le dernier de l'espagnol, formaient un système parfaitement cohérent, basé sur l'alternance cognématique K ~ L ~ N.

¹³ Un exemple frappant est celui des articles *el* et *un*, dont « l'appariement » a longtemps fait débat (Tollis 1996), au point que M. Molho considérait que « [c]es deux articles ne forment système que dans la seule perspective d'une grammaire du signifié, qui se désintéresserait des signifiants » (1988 : 292). M. Poirier (2015), en isolant une alternance récurrente entre les cognèmes L et N, a montré, au contraire, que ces deux formes étaient étroitement corrélées.

D'une façon générale, c'est une conception fixiste du langage qui est refusée, au profit d'une conception dynamique¹⁴, dont la chronoanalyse, en tant qu'outil permettant d'appréhender l'émergence du sens, la définition du signifiant comme étant ce qui engendre la signifiante ou encore l'affirmation d'un lien entre actions corporelles et actions mentales, sont autant de manifestations. En détournant le titre français (et le contenu) de l'ouvrage de J. Austin, on pourrait affirmer que « dire, c'est toujours faire ». Ou, en d'autres termes, qu'il n'y a de langage qu' « en action ».

En effet, au-delà de ce que suggère ce jeu de mots facile, les contributeurs de ce volume partagent un même intérêt – de la curiosité bienveillante à une adhésion revendiquée – pour le paradigme de l'énaction, qui refuse le modèle représentationnaliste de la langue comme miroir d'un monde pré-existant et appréhende au contraire les phénomènes langagiers dans leur dimension dynamique, incarnée et intersubjectivement distribuée.

2. L'émergence du paradigme énatif en linguistique

2.1 L'énaction en sciences cognitives

C'est aux neurobiologistes et philosophes chiliens F. J. Varela et H. R. Maturana que l'on doit d'avoir développé, dans les années 70, la théorie de l'autopoïèse, qui a donné naissance au paradigme de l'énaction en sciences cognitives. Présentée comme une alternative aux approches représentationnelles fondées sur le modèle computationnel de la connaissance, cette théorie « neurophénoménologique » de la cognition envisage l'esprit comme un réseau autonome et émergent dont l'évolution, à l'instar de celle de tout organisme vivant, répond au maintien de son organisation, laquelle se régénère par ses continues transformations et interactions avec l'espace dans lequel elle existe. Ce processus auto-producteur en couplage permanent avec l'environnement est à la fois ce qui la constitue comme système propre et ce qui en délimite la frontière – le domaine topologique –, dans un seul et même mouvement. C'est ce que F. J. Varela, H. R. Maturana et R. Uribe décrivent par le concept de « système autopoïétique » :

Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (i) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (ii) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau.

(Varela, Maturana & Uribe 1974 : 188)¹⁵

Ce sont donc précisément ces processus auto-régulateurs de production qui confèrent au système son autonomie relativement à l'environnement. On comprend dès lors que le couplage avec ce dernier lui est inhérent et indissociable, à l'image de ce qui se produit dans la cellule dont le système reconstitue à chaque moment les conditions de sa propre existence :

Considérons par exemple le cas d'une cellule: il s'agit d'un réseau de réactions chimiques qui produisent des molécules de sorte que (i) elles génèrent et participent récursivement, à

¹⁴ Déjà manifeste chez M. Launay, par exemple, qui considère que « les systèmes linguistiques ont pour fondement un découpage [...] non pas tant du *pensable* ou du *pensé* que du *penser* lui-même » (1977 : 436, nous soulignons).

¹⁵ « The autopoietic organization is defined as a unity by a network of productions of components which (i) participate recursively in the same network of productions and components which produced these components, and (ii) realize the network of productions as a unity in the space in which the components exist ».

travers leurs interactions, au réseau même des réactions qui les produisent, et (ii) elles font émerger la cellule comme unité matérielle.
(Varela, Maturana & Uribe 1974 : 188)¹⁶

C'est ainsi l'organisation même du réseau qui garantit la pérennité et la cohésion de ce système émergent autonome aux frontières dynamiques ; en ce sens, la structure autopoïétique est à la fois fermée et ouverte :

Comme chaque composant est produit par les autres composants du réseau, le système entier est clos sur le plan de l'organisation. Cependant, il est ouvert par rapport à l'environnement, assurant la circulation d'énergie et de matière nécessaires au maintien de son organisation et à la régénération continue de sa structure.
(Penelaud 2010 : 4)

À la fin des années 80, F. J. Varela s'appuie sur ce concept pour développer une théorie neurophénoménologique de la cognition. Cette dernière est envisagée comme un système autopoïétique qui « fait émerger » le monde à partir du couplage opérationnel entre l'organisme – qui constitue ici l'unité autopoïétique –, et l'environnement auquel il s'adapte en permanence. Dans ce couplage, la cognition est conçue comme l'action de faire émerger, d'*énacter*, à la fois le monde et l'esprit :

Nous proposons [...] le terme d'*enaction*, dans le but de souligner la conviction croissante selon laquelle la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné, est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde.
(Varela, Thompson & Rosch 1993 : 35)

La cognition apparaît alors située, en ce sens qu'elle ne saurait être dissociée de l'environnement sensoriel propre à l'espèce ou à l'individu – l'*umwelt*, ou « monde propre », de J. von Uexküll (1934/2004) –, lequel est appréhendé de façon active et orientée :

Le point central de cette orientation non objectiviste est l'idée que la connaissance est le résultat d'une interprétation permanente qui émerge de nos capacités de compréhension. Ces capacités s'enracinent dans les structures de notre corporéité biologique, mais elles sont vécues et éprouvées à l'intérieur d'un domaine d'action consensuelle et d'histoire culturelle. Elles nous permettent de donner un sens à notre monde ; ou, dans un langage plus phénoménologique, elles sont les structures par lesquelles nous existons sur le mode de « posséder le monde ».
(Varela, Thompson & Rosch 1993 : 211)

Dans cette optique, la perception, nécessairement orientée vers un but, *est* action, en ce sens qu'il s'agit avant tout d'une activité interprétative :

Dans cette perspective, la perception n'est donc pas seulement enchâssée dans le monde qui l'entoure ni simplement contrainte par lui ; elle contribue aussi à l'enaction de ce monde environnant. Ainsi, comme le note Merleau-Ponty, l'organisme donne forme à son environnement en même temps qu'il est façonné par lui.
(Varela, Thompson & Rosch 1993 : 236)

Cette proposition représente un tournant épistémologique décisif dans l'approche de la cognition, puisqu'elle met en lumière l'interdépendance des processus qui conduisent à son

¹⁶ « Consider for example the case of a cell: it is a network of chemical reactions which produce molecules such that (i) through their interactions generate and participate recursively in the same network of reactions which produced them, and (ii) realize the cell as a material unity ».

émergence : l'activité cognitive n'est plus conçue comme une sorte de boîte noire dont le but serait de traiter des informations provenant d'un monde extérieur pré-donné, puisqu'elle fait émerger ce monde en l'*énactant*, ce qui a pour conséquence de la faire émerger elle-même en retour comme système autopoïétique, dans un système circulaire ontogénétique. En cela, F. J. Varela s'oppose aux courants connexionnistes et cognitivistes qui postulent l'existence d'un monde pré-existant à l'activité cognitive ; il adopte la posture phénoménologiste selon laquelle ce monde fait l'objet d'une « interprétation continue qui ne peut être adéquatement encapsulée dans un ensemble de règles et de présuppositions, puisqu'elle dépend de l'action et de l'histoire » (Varela 1996 : 97) : étant donné que nous sommes immergés dans le monde, on ne saurait s'en extraire pour en comparer le contenu et les représentations. Or vouloir établir des règles pour exprimer l'activité mentale et des symboles pour en exprimer les représentations revient justement à évacuer « le pivot sur lequel repose la cognition dans sa dimension vraiment vivante » (Varela 1996 : 98). Cette approche remet aussi en cause les propositions – à l'opposé des précédentes – des courants constructivistes, notamment piagétiens, selon lesquels le monde fait l'objet d'une (re)construction par le sujet pensant, à mesure qu'il se construit lui-même : il s'agit au contraire d'une « voie moyenne » (Varela, Thompson & Rosch 1993 : 293), qui refuse le débat entre l'inné et l'acquis, et propose d'envisager la cognition comme « action incarnée » qui dépend de l'activité et de l'expérience du sujet. Par l'utilisation du terme « incarnée », les auteurs souhaitent mettre en lumière deux aspects fondamentaux de leur conception de l'activité cognitive :

tout d'abord, la cognition dépend des types d'expérience qui découlent du fait d'avoir un corps doté de diverses capacités sensori-motrices ; en second lieu, ces capacités individuelles sensori-motrices s'inscrivent elles-mêmes dans un contexte biologique, psychologique et culturel plus large.
(Varela, Thompson & Rosch 1993 : 293)

Quant au terme « action », il permet de souligner le caractère indissociable et non fortuit des processus sensori-moteurs de l'agir et du percevoir dans la cognition vécue, ceux-ci n'étant pas associés dans les individus par simple contingence mais parce qu'ils « ont aussi évolué ensemble » (Varela, Thompson & Rosch 1993 : 293).

L'approche éactive de la cognition suppose ainsi d'étudier la manière dont le sujet percevant parvient à situer ses perceptions/actions¹⁷ dans son environnement, lequel se transforme à mesure que le sujet interagit avec lui. Aussi, l'étalon qui préside à la compréhension de la cognition n'est-il plus le monde en ce qu'il aurait de pré-existant, mais l'activité sensori-motrice incarnée et située elle-même, ou plutôt, la manière dont s'organise cette activité : il ne s'agit plus de comprendre comment le monde est reconstruit ou réinterprété par le sujet mais de « déterminer les principes communs ou les lois de liaison des systèmes sensoriel et moteur qui expliquent comment l'action peut être perceptivement guidée dans un monde qui dépend du sujet de la perception » (Varela, Thompson & Rosch 1993 : 235). On comprend que, dans cette conception, le monde perçu est *énacté* par le truchement de l'expérience et ne pré-existe nullement à l'activité du sujet percevant.

Aujourd'hui, le paradigme de l'énaction a largement dépassé le cadre des études en neurobiologie : il connaît ainsi un véritable essor dans des domaines aussi divers que l'intelligence artificielle, les neurosciences, la psychologie, la sociologie ou l'éducation

¹⁷ Pour montrer que ces deux termes se recouvrent, A. Berthoz (1997) propose la notion de *perçaction*, qui correspond à l'ensemble de processus sensori-moteurs qui spécifient l'expérience du monde que se forme un corps vivant selon les modalités de son espèce.

(López García-Molins & Jorques Jiménez 2017 : 28). En linguistique, on assiste également à l'émergence d'un paradigme qui réunit des chercheurs concevant le langage comme co-production interactive, incarnée et située d'un monde enacté.

2.2 L'énaction en sciences du langage

Dans leur ouvrage intitulé *L'arbre de la connaissance. Racines biologiques de la compréhension humaine*, H. R. Maturana et F. J. Varela récuse l'idée selon laquelle l'acte de langage consiste en la transmission d'une information dans l'acte de communication, et proposent au contraire qu'il s'agit d'un type particulier de couplage social – dit de « troisième ordre » (Maturana & Varela 1994 : 175) –, par lequel des organismes autopoïétiques complexes assurent leur pérennité en interagissant et en coordonnant des actions individuelles et groupales. Parmi les comportements communicatifs, le *languageing* participe ainsi au flux de coordinations d'actions qui font émerger un monde propre à l'espèce humaine (*umwelt*) et ce, de façon à la fois incarnée, sociale, normative et interactive. Par sa dimension autopoïétique, le *languageing* fait intervenir les individus dans la production d'un domaine consensuel d'interactions, lequel fait émerger l'*umwelt* qui, en retour, transforme et assure les conditions de pérennité de ce même domaine consensuel. C'est ce qui fait dire aux auteurs que le langage, auquel nous ne préexistons pas et qui nous constitue, participe de ce couplage avec l'environnement :

Nous forgeons nos vies dans un couplage linguistique mutuel, non pas parce que le langage nous permet de nous révéler nous-mêmes mais parce que nous sommes constitués de langage dans un devenir continu que nous faisons émerger avec d'autres. Nous nous trouvons dans ce couplage ontogénétique, ni comme une référence préexistante ni en référence à une origine, mais comme une transformation continue dans le devenir de notre monde linguistique, celui que nous construisons avec d'autres êtres humains.
(Maturana & Varela, 1994 : 230)

Cette approche suppose d'interroger le rôle de l'activité dialogale dans l'émergence de l'*umwelt* mais elle implique aussi de repenser l'expérience du langage dans sa dimension linguistique même, puisque les cartes sont définitivement rebattues : si le monde ne pré-existe pas et si les formes linguistiques *enactent* ce monde dans un théâtre¹⁸ consensuel sans cesse renouvelé, il nous faut alors non pas analyser des entités symboliques, ni des contenus, mais des *processus*, par et dans lesquels émerge un monde-esprit qui se rejoue sans cesse. Or ces processus interviennent à plusieurs échelles : de la production même du signifiant, dans ses dimensions processuelle, incarnée et intersubjectivement distribuée, à la façon dont le sens est micro- et macro-socialement coordonné. L'abandon du représentationnalisme de type encodagiste suppose donc de redéfinir l'ensemble des dimensions du langage, car, pour reprendre les termes de D. Bottineau, il n'est plus question de savoir comment la parole parle du monde mais de se demander « comment l'exercice de la parole dans une langue contribue à modeler l'expérience individuelle et collective, à synthétiser un univers d'existence et d'action orienté par le verbe » (Bottineau 2013 : § 14).

Tous les niveaux d'analyse en linguistique sont ainsi susceptibles d'être repensés à l'aune de cette nouvelle approche neurophénoménologique du langage : l'enjeu est de comprendre les mécanismes processuels qui président à la production collaborative du sens dans les langues en ce que celles-ci ont de situé, d'incarné, d'inter-subjectif et de socialement distribué.

¹⁸ Le terme *enaction* en anglais est issu du verbe *enact* « produire sur scène », « représenter par l'action ».

Parmi les modèles théoriques qui s'inscrivent explicitement dans le paradigme de l'énaction, on peut citer la Théorie de la Saillance Submorphologique (Grégoire 2012, 2014), qui repose sur le postulat selon lequel les mots du lexique sont utilisés métonymiquement en énoncé par la sollicitation d'un seul trait saillant de leurs signifiants, en amont du morphème, ce qui permet d'éclairer les mécanismes de création lexicale comme la dérivation, la composition ou l'emprunt, lesquels s'organisent en interaction permanente avec l'environnement. C'est également le cas de la Théorie des Cognèmes¹⁹ (ou Cognématique) de D. Bottineau (voir *supra*), qui constitue le volet de morphosémantique grammaticale d'une théorie plus générale, la Théorie des Actes CorporiMentaux Langagiers (TACML), dans laquelle la parole est envisagée comme un « engagement corporel qui participe de la conduite d'actes procéduraux de conceptualisation complexes constitutifs de la conscience » (2012b : 42) :

L'idée n'est pas que la parole soit la seule manifestation de la pensée intelligente [...], mais que la parole et le *mot* sont le *moteur* (au sens étymologique de *movere*) spécifique d'une forme particulière de l'idéation, à savoir la génération enactive (littéralement, *en acte*) d'actes de conscience complexes, mobilisant des classes sémantiques sociales (les notions, héritées d'un patrimoine collectif d'interactions verbales dialogiques) et les articulant selon des gabarits de repérages et de combinaisons eux-mêmes sociaux.
(Bottineau 2012b : 42, souligné par l'auteur)

La formulation d'une telle hypothèse implique de revoir le lexique, la syntaxe, la prosodie et la morphologie grammaticale comme un ensemble de ressources spécifiques à chaque langue et qui en constituent le type cognitif particulier.

D'autres propositions s'intéressent plus spécifiquement à la façon dont la relation interlocutive est constitutive de l'émergence du sens, en particulier la *Théorie de la Relation Interlocutive* (TRI), de C. Douay et D. Roulland (2014), qui postulent que le paramètre de l'interlocution intervient dans l'architecture même du système linguistique et plus précisément dans celle des systèmes grammaticaux : le système autopoïétique est alors constitué de la relation interlocutive et intersubjective elle-même.

Plus largement, le paradigme éactif invite à repenser la place du linguiste-observateur du langage, en tant que premier expérimentateur du langage : il s'agit pour lui non plus d'appréhender son objet d'étude comme un simple observateur extérieur mais d'intégrer à son analyse sa propre expérience de locuteur, en tant qu'individu-organisme participant pleinement de ce couplage de troisième ordre auquel prend part le langage dans la co-émergence du monde-esprit, tout en ayant conscience que, de l'intérieur, « il est impossible de distinguer ce qui vient de l'environnement, de ce qui vient du système lui-même. Les deux sources de perturbations se nouent et forment une "unique ontogenèse" » (Penelaud 2010 : 6).

*
* *

Les quelques grands principes dont on vient d'esquisser les contours constituent l'horizon théorique des chercheurs dont les contributions sont ici réunies ; ils configurent un modèle qui demande sans doute à être tout à la fois élargi et précisé. En effet, jusqu'à

¹⁹ Dans une première version, les cognèmes étaient conçus comme des « neuro-transmetteurs phoniques » (Bottineau 2003b) qui permettaient de transférer des modèles neuronaux d'un cortex à l'autre, ce qui supposait encore une vision encodagiste de la parole. Mais dans les textes les plus récents, l'expérience sensorimotrice, physique et sensible de la parole est envisagée comme façonnant la signifiante, les cognèmes étant désormais définis comme des « activateurs de processus combinatoires profilés » (Bottineau 2013).

maintenant, c'est essentiellement la dimension incarnée du langage qui a été explorée par les linguistes hispanistes se réclamant de cette approche ; pour diverses raisons – historiques et pragmatiques –, le couplage entre l'homme et son environnement, envisagé du point de vue linguistique, n'a pas été véritablement étudié²⁰. Mais quelques manifestations récentes²¹ laissent penser qu'une partie au moins des travaux à venir intégreront davantage les apports d'autres sciences cognitives (psychologie, anthropologie) et que l'analyse située des phénomènes langagiers y occupera une plus large place. Par ailleurs, s'agissant d'une démarche en construction, il est indéniable qu'un certain nombre de concepts, d'outils, de procédures, restent à clarifier ou à affiner²² et qu'un effort d'unification terminologique est également nécessaire pour rendre plus lisible la cohérence théorique qui sous-tend ces travaux. Il n'en reste pas moins qu'ils reposent sur un fond commun solide et qu'ils ont livré des résultats substantiels, ce dont le lecteur pourra juger dans les pages qui suivent.

Bibliographie

Alvar Manuel & Pottier Bernard, 2003, *Morfología histórica del español*, (1983), Madrid, Gredos.

Berthoz Alain, 1997, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.

Blestel Élodie, 2012, *Pour une nouvelle approche du « plus-que-parfait » en espagnol contemporain. Unicité du signe, motivation, variations*, Thèse de doctorat : Études hispaniques / Linguistique, Université Rennes 2.

— à paraître, « *Ko, ningo, luego: An Enactive Approach to the Emergence of an Epistemic Subsystem in Jopara* », *Signifiances*, 1.

Blestel Élodie & Fortineau-Brémond Chrystelle, 2015, « La linguistique du signifiant : fondements et prolongements », *Cahiers de praxématique*, 64, [en ligne].

Blommaert Jan, 2015, « Chronotopes, Scales and Complexity in the Study of Language in Society », *Annual Review of Anthropology*, 44, p. 105-116.

Bottineau Didier, 1999, « Du son au sens : l'invariant de I et A en anglais et autres langues », Conférence prononcée au CERTA, Arras, Université d'Artois, 14 septembre 1999, [en ligne].

— 2003a, « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », dans Ouattara A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications. Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000*, Paris/Gap, Ophrys, p. 185-201. [en ligne]

— 2003b, « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », *Cahiers de linguistique analogique*, 1, p. 209-228, [en ligne]

²⁰ Ce constat vaut, plus globalement, pour les sciences du langage en général.

²¹ On pense en particulier aux séminaires doctoraux du laboratoire junior ERILIIS (université Rennes 2) et au colloque international « Langage et enaction » (Clermont-Ferrand, juin 2016), résolument interdisciplinaires.

²² Le signifié, par exemple, est un concept qui a donné et donne lieu à discussion ; il a fait l'objet d'une Journée d'étude, intitulée « Rôle et statut du signifié dans la linguistique du signifiant », organisée par CLESTHIA, ERILIIS et ERIMIT, qui s'est tenue le 18 juin 2016 à l'université Paris 3 – Sorbonne nouvelle, et dont les interventions seront publiées dans le numéro 2 de la revue *Signifiances*.

— 2004, « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », *Travaux du CERIEC*, 16, p. 27-53.

— 2007, « The Cognemes of the Spanish Language : towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, 1(2), p. 50-74, [en ligne].

— 2009, « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i/a* dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia*, 54(3), p. 125-151.

— 2010a, « Language and Enaction », dans Stewart J., Gapenne O. & Di Paolo E. A. (éds), *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press, p. 267-306.

— 2010b, « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », dans Le Tallec-Lloret G. (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 19-40, [en ligne].

— 2012a, « Submorphémique et corporéité cognitive », *Miranda*, 7, [en ligne].

— 2012b « Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol » dans Luquet G. (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 37-56.

— 2013, « Pour une approche enactive de la parole dans les langues », *Langages*, 4, p. 11-27, [en ligne].

— 2014, « Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe) », *Langue française*, 82(2), p. 243-270.

Chevalier Jean-Claude, Launay Michel & Molho Maurice, 1986, « Le fardeau », *Langages*, 82, p. 5-11.

Col Gilles, 2008, « Modèle instructionnel du rôle des unités linguistiques dans la construction dynamique du sens », dans Chuquet J. (éd.), *Le Langage et ses niveaux d'analyse. Cognition, production de formes et production du sens*, Rennes, PUR, p. 45-60.

Col Gilles, Aptekman Jeanne, Girault Stéphanie & Victorri Bernard, 2010, « Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques », *CogniTextes*, 5, [en ligne].

Delpont Marie-France, 2008, « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode*, 1, p. 11-35.

Douay Catherine & Roulland Daniel, 2014, *La Théorie de la Relation Interlocutive. Sens, signe, répliation*, Limoges, Lambert-Lucas.

Elvira Javier, 1998, *El cambio analógico*, Madrid, Gredos.

Fortineau-Brémond Chrystelle, 2012, *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*, Rennes, PUR.

— 2015, « Cronosintaxis de las estructuras correlativas *tal... cual... y tanto... cuanto...*: aproximación diacrónica », dans García Martín J. M.^a (éd.), *Actas del IX Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, p. 781-794.

— 2016, « Transcategorialidad y submorfología: el contraste O ~ A », Communication présentée lors du VIII Congreso Internacional de Lingüística Hispánica, Leipzig, 26-29 septembre 2016.

— à paraître, « Sur le cognème O en espagnol : quelques propositions », *Chréode*, 2.

Grégoire Michaël, 2012, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Sarrebrück, Presses Académiques Francophones.

— 2014, « Théorie de la Saillance Submorphologique et neurosciences cognitives », *Synergies Europe*, p. 107-119, [en ligne]

Launay Michel, 1977, « Langue, discours et penser : une lecture de la grammaire systématique », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 13, p. 425-446.

— 1986, « Effet de sens, produit de quoi ? », *Langages*, 82, p. 13-39.

— 2003, « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33(2), [en ligne].

Le Tallec Lloret Gabrielle, 2012, « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de MO.LA.CHE à la cognématique », dans Luquet G. (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 15-38.

López García-Molins Ángel & Jorques Jiménez Daniel (éds), 2017, *Enacción y léxico*, Valence, Tirant humanidades.

Macchi Yves, 2000, « L'anticipation syntaxique de l'attribut. Esquisse d'une chronosyntaxe », dans Resano A. (éd.), *Linguistique hispanique. Nantes 1998*, Nantes, CRINI, p. 395-413.

— 2005, « Chronomorphogénèse verbale. Esquisse d'embryologie du verbe espagnol », *Cahiers de linguistique analogique*, 2, p. 153-204, [en ligne].

— 2006, « Transitivity et intransitivity : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe (VI) », dans G. Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 115-134.

— 2008a, « La saisie anticipée de l'objet du verbe. Chronosyntaxe (II) », *Chréode*, 1, p. 117-139.

— 2008b, « *On vous le ramènera, votre mari !* Esquisse d'une topologie du signifié. Chronosyntaxe (III) », *Chréode*, 1, p. 141-178.

— 2014, « Du sens et de la signifiante du substantif monosyllabique espagnol *pie*. Chronosémantique (I) », Communication prononcée lors de la Journée d'étude « La linguistique du signifiant : approches et domaines d'application », ERIAC, Université de Rouen, 6 juin 2014.

— 2016, « “Tout seul, ça signifie rien.” Rôle du signifiant unitaire dans la genèse du sens phrastique : comment le sens accède-t-il à la conscience ? », Communication présentée lors de la Journée d'études « Rôle et statut du signifié dans la linguistique du signifiant », Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, 18 juin 2016.

Maturana Humberto R. & Varela Francisco J., *L'arbre de la connaissance. Racines biologiques de la compréhension humaine* (traduit de l'anglais par François-Charles Jullien avec la collaboration de Hélène Trocmé-Fabre), Paris, Éditions Addison-Wesley France, 1994.

Molho Maurice, 1986, « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, 82, p. 41-51.

— 1988, « L'hypothèse du “formant”. Sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* », dans Blanche-Benveniste C., Chevel A. & Gross M. (éds), *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence, p. 291-303.

Monneret Philippe, 2003, *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Honoré Champion.

— 2014, « L'iconicité comme problème analogique », *Le Français Moderne*, 82(1), p. 46-77.

Pagès Stéphane, *La motivation du signe en question. Approche cognématique du (sub)morphème en [a] dans la langue espagnole*, Limoges, Lambert-Lucas.

Penelaud Olivier, 2010, « Le paradigme de l'énonciation aujourd'hui. Apports et limites d'une théorie cognitive “révolutionnaire” », *PLASTIR*, 18, [en ligne].

Poirier Marine, 2015, « La frontière langue/discours et la “grammaticalisation” par le signifiant : le cas de *cualquier* d'une analogie à l'autre », Communication présentée lors de la Journée d'Études « Penser/Parler (Langue et frontière II) », Université Rennes 2, 1^{er} avril 2015.

— à paraître, « Esquisse des principes d'une *chronosignifiante* », *Signifiante*, 1.

Quitard Mathilde, 2010, *Recherches sur la semi-auxiliarité en espagnol : le cas de ir*, Thèse de doctorat : Études hispaniques et latino-américaines, Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle.

Schenk Astrid, 2015, « Entre variation sémantique et identité sémiologique : esp. *acaso*, histoire d'un caméléon adverbial », Communication prononcée lors du Séminaire du GERLHis, EA CLESTHIA / Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle, 12 décembre 2015.

Stewart John, Gapenne Olivier & Di Paolo Ezequiel Alejandro (éds), 2012, *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press.

Tollis Francis, 1996, *Du un au multiple. Du signifiant à son emploi : le cas de un- adjoint en espagnol*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux.

Toussaint Maurice, 1983, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier érudition.

Uexküll Jakob von, 2004, *Mondes animaux et monde humain*, (1934), Paris, Pocket Agora.

Varela Francisco J., 1996, *Invitation aux sciences cognitives* (traduit de l'anglais par Pierre Lavoie), Paris, Seuil.

Varela Francisco J., Maturana Humberto R. & Uribe Ricardo, 1974, « Autopoiesis: The Organization of Living Systems, its Characterization and a Mode », *Biosystems*, 5(4), p. 187-196.

Varela Francisco J., Thompson Evan & Rosch Eleanor, 1993, *L'inscription corporelle de l'esprit* (traduit de l'anglais par Véronique Havelange), Paris, Seuil, 1993.

Vicente Lozano José, 2016, « Négation et oralité: analyse contrastive des opérateurs *no* (esp.) / *non*, (*ne*) ... *pas* (fr.) », dans Daval R. *et alii* (éds), *Res per nomem V: Négation et référence*, Reims, Épure, p. 437-460.

— à paraître, « Dondismo entre vecinos, ¿pura hipótesis? », dans Vicente Lozano J. (éd.), *Études de Linguistique ibéro-romane en hommage à Marie-France Delport*, Rouen, Publications électroniques de l'Eriac-Libéro.

Zalio Damien, 2013, *Étude synchronique contrastive des descendants romans d'ESSE et de STARE. Les signifiants italiens *essere* et *stare* à la lumière des signifiants espagnols *ser* et *estar**, Thèse de doctorat : Linguistique romane, Université Paris 4 – Sorbonne.